

LA LECTURE RÉGULIÈRE DE LIVRES : UN REcul ANCIEN ET GÉNÉRAL

Olivier Donnat

Gallimard | *Le Débat*

2012/3 - n° 170
pages 42 à 51

ISSN 0246-2346

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-le-debat-2012-3-page-42.htm>

Pour citer cet article :

Donnat Olivier, « La lecture régulière de livres : un recul ancien et général »,
Le Débat, 2012/3 n° 170, p. 42-51. DOI : 10.3917/deba.170.0042

Distribution électronique Cairn.info pour Gallimard.

© Gallimard. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Olivier Donnat

La lecture régulière de livres : un recul ancien et général

L'enquête

Pratiques culturelles des Français

Le Département des études du ministère de la Culture et de la Communication a réalisé à cinq reprises l'enquête *Pratiques culturelles des Français* en 1973, 1981, 1989, 1997 et 2008. Le dispositif a, chaque fois, été identique : sondage auprès d'un échantillon représentatif de la population française de 15 ans et plus, échantillon stratifié par régions et catégories d'agglomération, méthode des quotas avec comme variables le sexe et l'âge de la personne interrogée ainsi que la catégorie socioprofessionnelle du chef de ménage, interrogation en face à face au domicile de la personne interrogée. La taille de l'échantillon était la suivante : 2 000 individus en 1973, 3 000 en 1981, 5 000 en 1989, 4 353 en 1997 et 5 000 en 2008.

Les questionnaires des cinq enquêtes ainsi que les résultats complets de l'analyse rétrospective menée sur la période 1973-2008 sont disponibles à l'adresse suivante : www.pratiquesculturelles.culture.gouv.fr.

L'enquête *Pratiques culturelles des Français* que le ministère de la Culture mène régulièrement depuis le début des années 1970 offre une perspective de moyen terme sur l'évolution des comportements en matière de médias et de participation à la vie culturelle particulièrement précieuse à l'heure de la révolution numérique, où il est si fréquent de présenter comme des ruptures radicales des mutations dont l'origine est en réalité bien antérieure à la dématérialisation des contenus et à l'arrivée d'Internet.

Il apparaît en effet, à la lumière des résultats des cinq enquêtes réalisées sur la période 1973-2008, que le profond renouvellement que connaissent aujourd'hui les pratiques culturelles s'inscrit pour une large part dans le prolongement de tendances à l'œuvre depuis plusieurs décennies : augmentation des consommations audiovisuelles, importance croissante des programmes télévisés et de la musique, progrès des pratiques en amateur, renouvellement des préférences en matière de spectacle vivant et – nous

allons le voir – baisse de la lecture d'imprimés¹. S'il en est ainsi, c'est que toutes ces mutations répondent à une logique essentiellement générationnelle : chaque fois qu'il y a eu changement – du *boom* musical des années 1970 à la diffusion d'Internet au tournant du siècle dernier –, celui-ci a été initié par la génération montante avant d'être amplifié par les générations suivantes. La culture juvénile n'a cessé de se déployer depuis les années 1960 mais, surtout, elle s'est diffusée au sein de la population adulte car les générations nées après la guerre sont restées en partie des « anciens jeunes » : leurs comportements et leurs préférences ont certes évolué avec l'âge mais pas au point de ressembler à ceux des générations précédentes, confirmant ainsi que la plupart des changements qui avaient pu faire penser, au moment de leur apparition, à une mode passagère ou à une nouvelle manière de vivre sa jeunesse annonçaient, en réalité, des ruptures dont la portée dépasse le cadre « normal » du renouvellement générationnel.

La mise en perspective des résultats d'enquête incite par conséquent à résister à la tentation de lire l'ensemble des mutations actuelles à l'aune exclusive de la révolution numérique, comme si tout ce qui naissait de cette « révolution » était entièrement nouveau et tout ce qui existait avant était promis à une disparition prochaine. Elle pousse plutôt à voir dans la diffusion massive d'Internet et des ordinateurs, consoles de jeux, téléphones multifonctions et autres tablettes ou liseuses une nouvelle phase d'un mouvement au long cours entamé au tournant des années 1960 : la montée en puissance de la culture d'écran² au détriment de la culture de l'imprimé.

Les années 1980 avaient correspondu à une première phase d'accélération de ce mouvement né avec l'arrivée dans les foyers des téléviseurs :

après une période initiale où le petit écran avait régné en maître, le paysage audiovisuel s'était alors trouvé profondément transformé par l'arrivée de la télécommande, des magnétoscopes et des baladeurs et, surtout, par la diversification spectaculaire de l'offre en matière de programmes de radio et de télévision. La phase actuelle, qui s'est ouverte au tournant du siècle avec la dématérialisation des contenus et la généralisation de l'Internet à haut débit, est porteuse de ruptures plus radicales, car elle voit les contenus s'émanciper des supports qui les portaient – journaux, livres, disques, films, etc. – et elle consacre définitivement l'écran comme support privilégié de nos rapports à la culture. Avec le numérique et la polyvalence des terminaux aujourd'hui disponibles, ce sont en effet la plupart des pratiques culturelles qui convergent vers les écrans : visionnage d'images et écoute de musique, bien entendu, mais aussi lecture de textes ou pratiques en amateur, sans parler de la présence des écrans dans les bibliothèques, les lieux d'exposition et même, parfois, dans certains lieux de spectacle vivant... Tout est désormais potentiellement visualisable sur un écran.

Une fois ce contexte général évoqué, que nous apprend sur l'évolution de la lecture de livres l'analyse rétrospective des chiffres ?

1. Ces différentes évolutions sont analysées en détail dans le document suivant : Olivier Donnat, « Pratiques culturelles, 1973-2008. Dynamiques générationnelles et pesanteurs sociales », *Culture études*, n° 7, 2011. Ce document est téléchargeable sur www.pratiquesculturelles.culture.gouv.fr.

2. Nous reprenons ici l'expression proposée il y a plus de vingt ans par Alain Ehrenberg et Pierre Chambat à propos de la télévision dans l'article « De la télévision à la culture de l'écran », *Le Débat*, n° 52, novembre-décembre 1988.

*Le verdict des enquêtes
sur la lecture*

Commençons par rappeler qu'il n'a jamais été facile de parler de la lecture au singulier dans la mesure où il s'agit incontestablement de la plus polymorphe des pratiques culturelles³. La diversité des contenus, des supports et des manières de lire a toujours été une source de difficultés pour les statisticiens soucieux de rendre compte des différentes formes de lecture (lectures professionnelles, lectures ordinaires de la vie quotidienne, lectures personnelles « pour le plaisir », etc.) ou de mesurer leur évolution au fil du temps.

L'essor de la lecture sur écran au cours de la dernière décennie a rendu l'exercice encore plus complexe en faisant surgir de nouvelles difficultés. Comment appréhender, en effet, la lecture dans le monde numérique où les textes sont agencés de manière radicalement différente du fait de l'existence de liens hypertextes et sont, de surcroît, souvent associés à d'autres contenus (vidéos, musiques, etc.) ? Dans quelle mesure est-il légitime de considérer comme équivalentes la lecture d'un texte numérique et celle d'un texte imprimé ? Il faut bien reconnaître qu'à l'ère du numérique et de la multiplication des écrans il est plus que jamais difficile de rendre compte de la réalité de la lecture.

En l'absence de données générales relatives à la lecture sur écran, nous nous contenterons ici de rappeler brièvement les principales tendances d'évolution observées en matière de lecture de livres à la lumière des résultats des cinq enquêtes *Pratiques culturelles* menées depuis 1973.

La première impression, à la lecture des chiffres, peut être rassurante, car la proportion de personnes qui déclarent avoir lu un livre au cours des douze derniers mois en dehors de toute contrainte scolaire ou professionnelle⁴ est en

2008 exactement la même qu'en 1973 (70 %). Toutefois, cette apparente stabilité est trompeuse dans la mesure où elle ne prend pas en compte les évolutions structurelles intervenues au cours de la période étudiée, à commencer par les progrès considérables de la scolarisation⁵ : l'élévation du niveau moyen de formation de la population française n'a pas réduit la part des non-lecteurs de livres et en réalité, pour un niveau de diplôme donné, l'intérêt des Français pour le monde des livres est aujourd'hui nettement inférieur à ce qu'il était trente-cinq ans auparavant. Et, surtout, cette stabilité apparente ne rend pas compte de la baisse de la quantité de livres lus : les lecteurs de 2008 ont lu en moyenne cinq livres de moins au cours de l'année écoulée que ceux de 1973, du fait de la diminution régulière de la part des forts lecteurs (vingt livres ou plus lus dans l'année) et de l'augmentation corrélative de celle des faibles lecteurs (moins de dix livres lus dans l'année).

La population française est aujourd'hui plus diplômée, les livres sont désormais présents dans la plupart des foyers, la fréquentation des bibliothèques a fortement progressé, et pourtant... la lecture de livres a reculé depuis le début des années 1970 en raison de l'érosion continue de la part des forts lecteurs, de même que la lecture régulière de journaux (payants) a régulièrement perdu du terrain.

3. On renvoie sur ce point aux pages où Jean-Claude Passeron montre que la lecture « n'est pas une pratique culturelle comme les autres », *Le Raisonnement sociologique*, Nathan, 1991, p. 335 et suiv.

4. L'enquête *Pratiques culturelles* exclut explicitement depuis la première édition la lecture de livres liée aux études ou à l'activité professionnelle et concerne par conséquent exclusivement la lecture de « temps libre », même quand nous avons renoncé à apporter cette précision pour ne pas alourdir le texte.

5. Rappelons que la part des bacheliers et des diplômés de l'enseignement supérieur dans la population française est passée de 14 % en 1973 à 31 % en 2008.

Même si la baisse de la quantité de livres lus et celle de la lecture régulière de quotidiens ne respectent pas exactement le même calendrier et ne concernent pas les mêmes catégories de population, il est incontestable que ce double mouvement indique une tendance ancienne et générale à la baisse de la lecture d'imprimés dans une société de plus en plus dominée par les écrans. Dans un cas comme dans l'autre, la tendance à la baisse est en effet bien antérieure à l'arrivée d'Internet ou de la presse gratuite et sa dynamique est essentiellement d'ordre générationnel ; en réalité, cela fait maintenant plusieurs décennies que la jeunesse arrive à l'âge adulte avec un niveau d'engagement inférieur à celui de la génération précédente en matière de lecture de presse quotidienne et de livres.

Il serait toutefois bien imprudent, sur la base de ce seul constat, d'affirmer avec certitude que la lecture a reculé, et cela pour au moins deux raisons : la lecture liée à l'enseignement ou à l'activité professionnelle a probablement gagné du terrain du fait de la progression des effectifs étudiants et des transformations de la structure des emplois, et, surtout, les actes de lecture sur écran se sont multipliés, notamment au cours de la dernière décennie. Ne confondons pas lecture et lecture d'imprimés, et n'oublions pas qu'avec la diversification des supports de lecture l'avenir de la première tend de plus en plus à se séparer de celui de la seconde.

De plus, il convient de garder à l'esprit que les réponses recueillies en situation d'enquête ne sont pas le reflet exact des comportements des personnes interrogées. Elles relèvent d'un registre hybride, situé entre les pratiques réelles et les représentations, et dépendent pour partie, dans le cas de l'auto-évaluation de la quantité de livres lus, du sens accordé à l'expression « lire un livre » : dans quelles proportions les bandes des-

sinées, les mangas, les livres pratiques ou n'importe quel autre genre d'imprimés sont-ils ou non intégrés dans ce calcul ? Les livres abandonnés en cours de lecture ou simplement consultés sont-ils ou non comptabilisés ? Etc. Dans ces conditions, il est toujours difficile de savoir avec certitude dans quelle mesure les évolutions constatées traduisent une modification des comportements ou une transformation dans la façon de les percevoir.

Reste qu'en dépit de ces réserves le recul de la lecture régulière de livres apparaît à la fois ancien et général. Toutefois, si la baisse des forts lecteurs concerne toutes les catégories de population, quel que soit le critère retenu, son ampleur et ses effets diffèrent d'une catégorie à l'autre : dans les milieux où le livre était solidement implanté (les jeunes et les milieux favorisés notamment), une partie des forts lecteurs ont glissé vers le statut de faibles ou de moyens lecteurs, tandis que la réduction du rythme de lecture s'est traduite dans les autres milieux plutôt par des abandons. En outre, l'ampleur de la baisse a été nettement plus importante dans les rangs masculins, ce qui s'est traduit par une féminisation du lectorat.

La lecture de livres (notamment régulière) a connu, par conséquent, un profond changement de statut sur les critères du sexe et de l'âge : elle s'est progressivement féminisée tout en perdant le lien privilégié qu'elle entretenait avec la jeunesse. En revanche, les liens avec le niveau de diplôme n'ont rien perdu de leur force avec la massification scolaire, même si le clivage le plus net apparaît désormais au sein des diplômés de l'enseignement supérieur et non plus entre ces derniers et les bacheliers : être un fort lecteur de livres est moins fréquent dans les milieux les plus diplômés qu'au début des années 1970, mais cela demeure néanmoins une des propriétés relatives de leur univers culturel.

Plus généralement, le volume de ressources socioculturelles (et, dans une moindre mesure, économiques) constitue toujours un facteur déterminant de la familiarité avec le monde du livre, et les écarts entre les milieux sociaux ont eu même tendance à se creuser au cours de la dernière décennie, car une partie des personnes de milieu populaire, des hommes pour la plupart, ont décroché du monde du livre : si la diminution des moyens et des forts lecteurs a entraîné chez les cadres supérieurs une augmentation des faibles lecteurs, elle s'est traduite en effet chez les ouvriers par une progression des non-lecteurs, au point que 42 % des personnes (et même 51 % des hommes) vivant dans un ménage ouvrier n'avaient lu aucun livre au cours de l'année écoulée en 2008.

Vieillesse et féminisation du lectorat

Les 15-24 ans étaient au début des années 1970 les plus nombreux à lire des livres (et à en lire beaucoup) et le restent aujourd'hui. Il est faux, par conséquent, de dire – comme on l'entend souvent – que les adolescents d'aujourd'hui lisent moins que leurs parents ou grands-parents, mais il est vrai, en revanche, qu'ils sont moins nombreux à lire des livres que leurs prédécesseurs au temps de leur jeunesse ; de leur côté, les personnes de soixante ans et plus comptent plus de lecteurs que leurs prédécesseurs de 1973, si bien que les différences entre tranches d'âge se sont considérablement réduites au fil des enquêtes. Autrement dit, la lecture de livres (surtout quand elle est régulière) a perdu une partie de son caractère juvénile tant en raison de son recul chez les jeunes que de sa progression chez les seniors qui ont profité dans les années 1960 de la première phase de démocratisation scolaire et des progrès de la diffusion du livre.

La conjonction de ce non-renouvellement partiel des forts lecteurs chez les jeunes depuis plusieurs générations et de l'intérêt plus marqué des seniors pour la culture en général et le livre en particulier est venue renforcer le mouvement « naturel » de vieillissement du lectorat lié à l'allongement de la durée de la vie : ainsi les lecteurs de livres avaient-ils en 2008 un âge moyen de sept ans supérieur à celui de leurs homologues de 1973 (46 ans contre 39 ans).

La perspective générationnelle permet de préciser l'origine de la baisse de la lecture régulière en retraçant d'une enquête à l'autre l'évolution des comportements de personnes nées au même moment et ayant vécu les mêmes événements quand elles étaient jeunes. Elle révèle en effet deux points essentiels : d'une part, les générations sorties de l'adolescence dans les années 1980 ou 1990 n'ont pas retrouvé à l'âge adulte le niveau de lecture de celles qui les précédaient et, d'autre part, les *baby-boomers*, dont l'âge se situait entre 15 ans et 24 ans au moment de la première édition de l'enquête *Pratiques culturelles* en 1973, ont dans l'ensemble conservé en vieillissant un niveau élevé d'engagement dans la lecture, si bien qu'ils font preuve aujourd'hui, au moment où ils arrivent à l'âge de la retraite, d'un intérêt pour le livre supérieur à celui de leurs prédécesseurs. Ainsi la perspective générationnelle met-elle clairement en évidence le double mécanisme à l'origine de la baisse de la quantité de livres lus : en dépit des progrès de la scolarisation, chaque nouvelle génération est entrée dans l'âge adulte avec un niveau moyen de lecture inférieur à celui de la précédente et – phénomène aggravant – chaque génération a vu son intensité de lecture fléchir au fil de l'avancée en âge, notamment dans la première partie de la vie adulte où les pressions sur le temps libre sont en général les plus fortes.

Une analyse comparée des résultats des hommes et des femmes montre que l'ampleur de ce double mouvement – moins de forts lecteurs au moment de l'arrivée à l'âge adulte et léger déclin de l'intensité de lecture au fil de l'avancée en âge – a été plus importante dans les rangs masculins, ce qui a alimenté le second phénomène majeur de ces dernières décennies : la féminisation du lectorat.

La situation s'est, en effet, progressivement inversée par rapport au début des années 1970 où l'intérêt des hommes pour le monde des livres était supérieur à celui des femmes. Une partie des hommes ont délaissé le monde du livre à partir des années 1980 au moment où la part des lectrices augmentait dans la population féminine, si bien que, désormais, les femmes devancent leurs homologues masculins sur toutes les activités en rapport avec le livre, qu'il s'agisse d'achat, de quantité de livres lus, de discussions à propos des livres ou d'inscription en bibliothèque⁶. D'ailleurs, les hommes reconnaissent eux-mêmes cet état de fait puisqu'en 2008 ils étaient dans l'ensemble nettement plus nombreux (60 % contre 43 % pour les femmes) à considérer qu'ils lisaient peu ou pas du tout de livres, alors que les uns et les autres se situaient au même niveau trente-cinq ans plus tôt.

Le décrochage du monde du livre est, par conséquent, un phénomène majoritairement masculin : d'une part, chaque nouvelle génération d'hommes est arrivée à l'âge adulte avec une proportion de lecteurs inférieure à celle de la génération précédente, ce qui n'est pas le cas des femmes, et, d'autre part, l'érosion au fil de l'avancée en âge a été plus forte chez les premiers. En revanche, la diminution des forts lecteurs, tout en étant davantage prononcée chez les hommes, a fini par toucher également les femmes au tournant des années 1990. Celles-ci

n'ont pas échappé à une tendance générale qui n'a épargné aucune catégorie de population, quel que soit le critère retenu : la baisse de la lecture régulière de livres est, dans leur cas, plus tardive et de moindre ampleur que celle des hommes et, si elle s'est traduite non par des abandons mais par des glissements vers le statut de faible ou moyen lecteur, elle n'en est pas moins incontestable.

Ajoutons que la féminisation du lectorat est particulièrement sensible dans le cas des romans car les hommes, quand ils sont lecteurs, préfèrent les livres d'histoire, les bandes dessinées et les livres scientifiques et techniques : les femmes sont près de trois fois plus nombreuses que les hommes à lire des romans autres que des romans policiers, mais elles sont désormais plus nombreuses aussi à lire des romans policiers, genre résolument masculin jusqu'aux années 1990. Dans tous les milieux sociaux, on retrouve une opposition entre lecteurs de romans et lecteurs d'autres types de livres qui recouvre assez largement une opposition entre les sexes : elle porte, au sein des catégories les plus cultivées, sur les grands auteurs ou la « bonne » littérature, d'une part, et les livres d'art et les essais, d'autre part, tandis qu'elle met aux prises, dans les catégories intermédiaires, les best-sellers et les livres de reportage ou de sciences et techniques et, dans les milieux d'employés ou d'ouvriers, les romans sentimentaux et les livres pratiques.

On retiendra donc que le vieillissement et la féminisation du lectorat de livres (notamment dans le cas de la lecture régulière) sont liés,

6. Ainsi la progression de l'inscription et de la fréquentation des bibliothèques et médiathèques depuis le début des années 1970 est-elle entièrement due aux femmes : le taux de participation des femmes a presque doublé en trente-cinq ans, passant de 12 % en 1973 à 22 % en 2008, alors que celui des hommes a légèrement diminué (13 % en 2008 contre 14 % en 1973).

puisque le recul générationnel comme les abandons au fil de l'avancée en âge ont surtout concerné les hommes : les femmes ont aujourd'hui un engagement plus fort dans le monde du livre que les hommes à la fois parce qu'elles sont plus nombreuses à lire quand elles sont jeunes et parce qu'elles résistent mieux à la diminution du rythme de lecture qui accompagne l'avancée en âge. Cette accentuation du caractère sexué du rapport au livre est sensible chez les ouvriers et les employés, où le décrochage masculin a été particulièrement marqué ces dernières années, mais elle n'épargne pas toutefois les milieux favorisés : le fait de n'avoir lu aucun livre dans l'année demeure rare parmi eux, mais cela n'est plus exceptionnel puisqu'en 2008 plus d'un homme sur dix était dans ce cas au sein de la catégorie des cadres supérieurs et professions libérales.

Une interprétation complexe

L'interprétation de la baisse de la quantité de livres lus qui – nous venons de le voir – est le produit de plusieurs dynamiques appelle la plus grande prudence. Il est, en effet, probable que ce phénomène renvoie au moins autant à des mutations d'ordre symbolique qu'à une évolution effective des comportements de lecture : si la lecture de livres a subi ces dernières décennies la concurrence des nombreuses activités de loisir liées à la culture d'écran (télévision dans un premier temps, jeux vidéo et Internet dans un second temps), elle a aussi perdu une partie de son pouvoir symbolique auprès des jeunes, notamment de sexe masculin, qui ont aujourd'hui tendance à moins surestimer leurs pratiques de lecture que leurs parents au même âge, voire à les sous-estimer en en « oubliant » certaines. Les deux interprétations, loin d'être exclusives, sont

en réalité complémentaires : la lecture de livres rencontre incontestablement, du fait de l'augmentation considérable de l'offre de loisirs tout au long de la période couverte par les cinq enquêtes *Pratiques culturelles*, des difficultés croissantes pour s'inscrire dans le temps libre mais, parallèlement, il semble bien que les personnes interrogées aient tendance à moins surestimer leur niveau de lecture face à un enquêteur, si bien que leurs réponses seraient aujourd'hui plus proches de la réalité qu'il y a vingt ou trente ans. Aussi convient-il de regarder la baisse enregistrée en situation d'enquête comme le résultat de toute une série d'évolutions que l'on peut tenter de passer brièvement en revue, sans prétendre à une quelconque exhaustivité.

Commençons par l'explication la plus évidente : la diversification de l'offre de loisirs liée notamment à l'équipement des ménages en appareils audiovisuels a contribué à réduire la part de temps libre consacré à la lecture de livres. Cette thèse de la concurrence n'est pas nouvelle (elle a même été souvent mobilisée par les contemporains de la télévision, accusée dès ses débuts d'être l'ennemie du livre alors que les études ont toujours montré une grande diversité de combinaisons possibles entre ces deux médias⁷), mais elle a probablement gagné en pouvoir explicatif ces dernières années. En effet, l'augmentation du temps consacré aux nouveaux écrans (ordinateurs, consoles de jeux, tablettes, etc.) n'a pas entraîné de recul significatif de la durée de consommation de télévision à l'échelle de la population française, si bien que la concurrence sur le terrain de l'affectation du temps libre (mais également sur celui du budget) s'est considérablement accentuée. La logique du cumul, si

7. Roger Establet et Georges Felouzis, *Livre et télévision : concurrence ou interaction*, PUF, 1992.

souvent dominante en matière de loisirs, a atteint ses propres limites et le temps est devenu une ressource plus que jamais rare dans les milieux favorisés, qui – ne l’oublions pas – comptent parmi les utilisateurs les plus réguliers de ces nouveaux écrans.

En outre, une partie de la baisse peut s’expliquer par l’évolution des genres de livres lus et des manières de lire. En effet, si l’on admet que les livres dont le contenu se prête le plus aux lectures de consultation (livres pratiques, livres illustrés de photographies, etc.) sont plus facilement négligés au moment d’évaluer le volume annuel de ses lectures, on est bien obligé de convenir que plus la lecture de consultation augmente, plus s’accroît le risque de voir certaines personnes « oublier » une partie de leurs lectures face à l’enquêteur. Or, que nous apprennent les résultats d’enquête sur ce point ? Ils indiquent un certain recul de la lecture de romans et une progression de la lecture de consultation, confirmant ainsi que la baisse du nombre de livres lus traduit aussi une évolution sur le plan des contenus ou des attentes à l’égard de la lecture.

Ce recul de la lecture linéaire de temps long au profit de formes de lecture plus fragmentées trouve son origine dans les besoins croissants d’informations exigés par la vie quotidienne ou professionnelle, mais aussi dans les bouleversements liés au développement des nouvelles technologies. En effet, les « générations télé » (les personnes ayant grandi dans les années 1980) et surtout les « générations Internet », immergées dès leur plus jeune âge dans la culture d’écran, ont développé des compétences et des savoir-faire différents de ceux de leurs aînées, qu’elles ont tendance à transférer dans le monde de l’imprimé. Par ailleurs, force est de reconnaître que le fait d’être un fort lecteur ou un amateur de littérature ne constitue plus un enjeu majeur

dans les stratégies de présentation de soi si importantes dans la période adolescente. La lecture de livres (et notamment de littérature), activité solitaire et chronophage, a perdu une partie de son pouvoir symbolique aux yeux d’une grande partie de la jeunesse, et la diffusion des nouvelles technologies au cours de la période récente n’a fait qu’accentuer la tendance⁸.

D’autre part, il semble difficile de ne pas mettre la baisse de la lecture de livres en relation avec les transformations du système scolaire. Indépendamment des questions relatives à l’apprentissage de la lecture, comment ne pas penser, en effet, que le recul de l’enseignement des humanités et la prépondérance de plus en plus marquée des filières scientifiques ont entraîné un certain délitement du rapport privilégié que les élites françaises entretenaient avec la culture littéraire ? D’ailleurs, les principaux résultats des évaluations menées auprès des élèves (augmentation de la proportion des élèves éprouvant de graves difficultés en matière de compréhension de l’écrit et scores nettement inférieurs des garçons dans ce domaine) vont dans le même sens que les données de l’enquête *Pratiques culturelles*.

Ajoutons une dernière remarque sur ce que l’on est tenté d’appeler les effets pervers des discours récurrents développés autour du thème « les jeunes ne lisent plus ». L’injonction à lire n’a probablement jamais été aussi pressante : parents soucieux de donner l’envie de lire à leurs enfants dès le plus jeune âge, bibliothécaires et militants du livre plus nombreux et plus motivés que jamais, etc. En faisant de la lecture un « problème de société » et en participant à l’effacement relatif de la frontière entre les « bonnes » et les « mau-

8. Dominique Pasquier, *Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité*, Autrement, 2005.

vaises» lectures, les adultes n'ont-ils pas contribué à rendre impossible toute logique de transgression qui, si l'on se réfère aux confessions de beaucoup d'écrivains ou de forts lecteurs, semblait constituer une dimension importante dans la découverte du plaisir de lire au moment de l'adolescence : transgression par rapport au contenu du livre (le livre interdit découvert « par hasard » dans la bibliothèque des parents) ou aux conditions de la lecture (le plaisir défendu de la lecture au-delà des heures autorisées), ou même par rapport à l'activité en elle-même dans les milieux faiblement lecteurs (la lecture comme activité inutile). En généralisant l'injonction à lire sans référence aux contenus, les adultes n'ont-ils pas pris le risque de faire apparaître aux yeux des enfants et adolescents l'activité de lecture comme un acte de soumission à leurs exigences et de moins en moins comme une manifestation du désir de s'en affranchir ou de les transgresser ?

Trois niveaux d'interrogations

Ces différents éléments révèlent la profondeur et l'ancienneté des mutations que connaissent nos rapports à la lecture et au livre. En réalité, la culture de l'imprimé était fortement ébranlée avant même que la révolution numérique ne fasse imploser les relations étroites qui s'étaient nouées au fil des siècles entre la matérialité des objets imprimés, les discours qu'ils portaient et les manières de lire.

La question d'une redéfinition de la place de la culture de l'imprimé est aujourd'hui bel et bien posée dans une société où les images et les musiques ont régulièrement gagné du terrain depuis plusieurs décennies et où les textes se sont depuis peu affranchis de leur support matériel. Nous devons aborder cette question sans

céder aux confusions et aux facilités de langage qui viennent trop souvent obscurcir les débats sur l'avenir du livre et de la lecture : le recul de la presse écrite et du livre n'est pas nécessairement celui de la lecture, et la crise de l'imprimé ne doit pas être prise pour une crise de l'écrit, qui connaît à certains égards une seconde jeunesse avec la multiplication des messages électroniques et des sms. Aussi est-il essentiel de s'appliquer à distinguer trois séries d'interrogations.

Les premières concernent le livre en tant qu'objet qui a toujours suscité des formes d'attachement plus ou moins marquées, même chez les lecteurs qui n'étaient pas bibliophiles. Cela fait longtemps qu'il s'est banalisé avec l'allongement du temps de la scolarité et la vente en grandes surfaces : il a perdu de sa force de fascination pour ceux qui, par leur origine, n'en étaient pas des familiers ainsi qu'une partie de son pouvoir de marqueur social au sein des jeunes générations, avant même que l'essor du numérique n'entame son hégémonie comme moyen d'accès à l'information et au savoir et ne distende le lien « naturel » qui le liait au texte. Si, comme nous invite à le penser Roger Chartier, nous sommes au début de cette émancipation du texte par rapport au support qu'est le livre, nous devons effectivement admettre que « ce sont toutes les technologies intellectuelles et toutes les opérations à l'œuvre dans la production de la signification qui se trouveront modifiées⁹ ». Cela pose, entre autres, la question du rapport au livre dans sa dimension matérielle. Va-t-il être définitivement « ringardisé » ou, au contraire, retrouver une partie de son pouvoir symbolique perdu ? Quels atouts conserve cet objet vieux de plusieurs siècles à l'ère numé-

9. Roger Chartier, *L'Ordre des livres*, Alinéa, 1992.

rique? Pour quels types de contenus demeure-t-il un support indépassable?

Le deuxième niveau d'interrogations touche à la lecture en tant qu'activité. Celle-ci subit depuis plusieurs décennies une concurrence accrue du fait de l'émergence de nouveaux usages du temps libre et de la montée en puissance de la culture d'écran; mais ne faisons pas l'erreur de croire que cette dernière est faite exclusivement d'images: elle véhicule aussi quantité de textes et – nous venons de le rappeler – favorise d'une certaine manière un retour à l'écrit ainsi que l'émergence de nouvelles façons de lire. On ne lit pas, en effet, un texte sur un ordinateur (et plus encore sur un téléphone portable) de la même manière qu'on lit un livre: les dispositifs dont bénéficie le lecteur sur écran permettent de sauter d'un texte à l'autre et favorisent les lectures fragmentées, discontinues, tournées vers la recherche rapide d'informations, au détriment de la lecture linéaire de textes exigeant une attention soutenue et continue.

Aussi, les «générations télé» dont l'enfance et l'adolescence se sont déroulées dans les années 1980 et 1990 et surtout les «générations Internet» lisent de plus en plus sur des supports autres que le livre mais entretiennent aussi de nouveaux rapports avec les textes, qu'ils soient imprimés ou non. D'où de nouveaux enjeux qui peuvent être ainsi résumés: comment donner aujourd'hui à chacun les moyens de maîtriser les différents registres de lecture depuis le simple survol à la recherche d'une information précise jusqu'à la lecture continue des formats longs exigés par les argumentaires et les formes narratives complexes, en passant par la lecture «en diagonale», qui permet de se faire une idée générale de la nature et du contenu d'un texte et d'en dégager l'essentiel? N'oublions pas que

le lecteur avisé, même au temps de la splendeur de la culture de l'imprimé, ne se caractérisait pas par un mode de lecture spécifique mais plutôt par une parfaite maîtrise des différents modes de lecture auxquels il pouvait avoir recours en fonction du contenu du texte et du contexte.

Enfin, si l'on accepte l'idée d'un recul de la lecture linéaire de temps long au profit de formes de lecture plus fragmentées, comment ne pas s'interroger sur l'avenir de la littérature? L'essor de la culture d'écran et le déclin relatif de la littérature chez les jeunes générations concernant aussi bien le temps qu'elles lui consacrent que l'importance symbolique qu'elles lui accordent posent la question non pas de la disparition du roman sous la forme que nous lui connaissons depuis le XIX^e siècle, mais celle de son repli sur un public de plus en plus homogène du point de vue tant des ressources socioculturelles que de l'âge. Certes, les jeunes d'aujourd'hui continuent à manifester un réel intérêt pour certaines formes narratives (livres de science-fiction ou de *fantasy*, bandes dessinées et mangas notamment), mais leurs références, dans le contexte actuel de convergence technologique et culturel qui est le nôtre, relèvent plus d'un registre transmédia-tique que du registre strictement littéraire. Comment penser que l'immersion de plus en plus précoce des jeunes générations dans un flux quasi permanent de récits audiovisuels (films, séries télévisées, jeux vidéo, etc.) puisse être sans conséquence sur leurs façons de satisfaire leur goût du romanesque et leur capacité à faire fonctionner leur imaginaire à partir des mots seuls, et donc *in fine* sur leur rapport aux romans, qu'ils soient classiques ou contemporains?

Olivier Donnat.